



ICEBERGS

TANGUY VIEL

#6

Vaille moi, longue étude !

J'ai eu trop longtemps, vis-à-vis de la lecture, mauvaise conscience, à cause d'une étrange croyance en une sorte de méthode qui mènerait à quelle révélation définitive qui aurait voulu qu'un jour, sans trop savoir où ni comment, je découvre enfin l'immense secret qui en justifierait la pratique et par là-même, y mettrait fin, sorte de Graal avec lequel me reposer éternellement – étrange Graal en réalité ayant pour seul aiguillon le sentiment répété de l'insuffisance. Or c'est de cette vanité d'un sommet impossible à atteindre, celui d'un savoir plein et clos, dont j'ai l'impression de m'être défait ou plutôt dont je suis en train de me défaire, dont, à la vérité, je serai toujours en train de me défaire, précisément dans cette pratique du livre ouvert, multiple et comme gisant dans ses détails, me souvenant chaque jour un peu mieux que ce que je cherche n'est pas la substance quantifiable d'un savoir positif mais plutôt ce souffle permanent auquel tous les livres participent, enfin tenus dans une sorte de présent établi, tous toujours disponibles et formant une chorale dont l'harmonie serait un grand miroir du monde, une encyclopédie à ciel ouvert, une encyclopédie qui, au fond, ne voudrait rien savoir vraiment, mais laisserait au lecteur que je suis le soin de ses orchestrations fantasmagoriques, ne cherchant pas quelle résolution future attachée à un savoir total et trop pieusement convoité. « *Il y a des heures*, écrit Nietzsche dans son *Gai savoir, où j'ai honte de mon ignorance*. Mais il ajoute : *il y a des heures où j'ai honte de cette honte. Peut-être sommes-nous aujourd'hui, continue-t-il, en mauvaise posture à l'égard du savoir, la science s'accroît, les plus savants d'entre nous sont tout prêts de découvrir qu'ils savent trop peu. Mais ce serait bien pire encore s'il en allait autrement – si nous savions trop. [...] De combien un esprit a-t-il besoin pour se nourrir, il n'existe pas de formule pour cela ; mais si son goût est orienté vers l'indépendance, vers des arrivées et des départs rapides, vers le voyage, vers les aventures peut-être, il préférera vivre libre avec de maigres repas plutôt que non-libre et gavé.*¹ »

Ce serait donc formidable d'en arriver à cette façon-là, aérienne et dansante, de lire et d'écrire, y refusant d'accumuler les connaissances à des fins autres que l'aventure elle-même, trouvant plus de vertu à la volage chorégraphie de l'esprit qu'à toutes les rétributions qu'on pourrait en attendre. Le dit lucidement Hermann Hesse : « *Loin de tendre à une fin quelconque, la véritable culture, comme toute aspiration à la perfection, porte en elle son propre sens. [...] la vraie culture, au même titre que la culture physique, est à la fois accomplissement et impulsion ; c'est un objectif qu'il ne faut jamais perdre de vue, un parcours dans l'infini, une résonance dans l'univers, une coexistence dans l'intemporel.*² » Aussi bien cette idée circule comme une évidence, celle-là teintée de sagesse antique ou orientale, aussi bien pourtant, nous la perdons sans cesse de vue, comme par distraction, et voilà qu'aussi vite nous revenons aux soucis d'un travail pour ainsi dire rentable, celui où chaque chose, chaque minute et chaque lecture devrait servir un horizon de sens ou d'efficacité, ingénierie sans cesse réactivée d'un savoir tendu vers sa production lisible, et peut-être même sa récompense. C'est sans doute pour échapper à cette tension si difficile à éluder que tant d'écrivains ou de philosophes ont eu besoin de formuler pour eux-mêmes quelque chose de cette vieille sagesse, manière pour chacun de se rappeler la vanité de leur quête, et mieux se consoler d'une révélation qui n'arrivera jamais – *raison pourquoi*, écrivait Pascal, *on préfère la chasse que la prise.*

« *Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose.* »

Pascal

Moi-même, assis derrière mon bureau, s'il m'arrive encore, en regardant fébrilement les livres s'accumuler devant moi, d'être pris de panique, c'est toujours un grand soulagement que de me reformuler à moi-même, comme un mantra qui m'aiderait à vivre, cette immanence propre au temps qui nous incombe, quelque chose qui m'arrêterait au milieu d'une course un peu trop nerveuse et me ferait dire simplement « mais au fait, c'est maintenant que ça se passe », comprenant que le code secret de ma propre existence, non seulement se trouve disséminé dans mille lectures inattendues, mais que sa composition même ne s'en dévoile qu'en sautillant et circulant sans but, pensées intercalaires qui trouvent leur épaisseur à travers les pages lues ou simplement feuilletées, comme une nuée de chauves-souris se dirige aux ultrasons entre les arbres sans jamais s'y cogner, profitant de l'écho trouvé en eux pour se mouvoir infiniment dans la nuit.

J'ai repensé à cet ami évoqué dans l'épisode précédent, et qui, en voyant sur mon bureau les livres ouverts dans tous les sens sans logique apparente, semblait craindre pour ma santé mentale. Mais, ai-je repensé depuis, cet ami ne sait pas que c'est tout le contraire. Il ne sait pas que j'ai justement arrêté d'être fou quand j'ai commencé à épouser le cours papillonnant des lectures, c'est-à-dire à le faire joyeusement et en épousant les formes décidément sans forme de l'esprit, sans plus d'autre scrupule que celui d'engrener aléatoirement des idées et des phrases à des fins qui la plupart du temps m'échappent, mais construisent cette sorte de nécessaire insoumission au règne de la méthode. Je voudrais ne plus jamais ranger ni mon bureau ni le pied de mon lit. Déjà quelquefois, s'il m'arrive de le faire pour répondre aux lois minimales de l'espace physique, s'installe un étrange sentiment de perte, comme si j'avais détruit les fils qui les tenaient invisiblement ensemble, comme si, dans ce pourtant pur désordre, j'avais lentement composé une toile géante tendue au-dessus du vide. « *Si l'homme, écrit le merveilleux Charles Du Bos, n'était soutenu dans l'effort d'écrire par le voile d'illusions que tisse autour de sa pensée le travail même qu'il déploie pour l'exprimer, il verrait sa pensée nue et grelottante et il ne pourrait en supporter le vide et la vanité.*³ » En insérant cette phrase ici même, au moment de

« Et moi, de même, je
poursuis opiniâtement
une inutile étude. »

Ovide

la recopier, je suis pris d'une émotion étrange, la tête me tourne presque, car peut-être je n'ai jamais ressenti en recopiant une phrase un tel degré de vérité intime : empêcher que la pensée se retrouve nue et grelottante, voilà qui pourrait être la vertu essentielle et secrète de la lecture, inventant à ladite pensée mille reflets et masques divers qui finiront par être, pour partie au moins, la substance d'elle, sa mémoire et son épaisseur propre. « *Sans lectures*, écrit Elias Canetti, *plus rien ne lui vient à l'esprit. Rien ne se rattache plus à rien. Tout reste isolé et flottant. Une étendue de tiges clairsemées et non drues comme de l'herbe.*⁴ » Les premiers moines eux-mêmes le savaient bien, qui avaient placé la lecture sur le premier barreau de leur échelle, arme du repeuplement quand l'esprit était ouvert à tous les vents et que « *grondaient seulement*, écrit Saint-Jérôme, *les incendies de la volupté* ». Saint-Jérôme lui-même, sur les mille tableaux qui le représentent à l'étude, a l'air d'y défier les tourments qui l'entourent. On dirait qu'il absorbe dans son travail tous les objets de la pièce, toutes les pensées volantes, ayant comme empaillé le lion qui dort à ses côtés, et jusqu'au temps suspendu dans son sablier de verre. Pourtant, même si Saint-Jérôme hante tous les musées d'Europe, quand je me représente la vie studieuse, ce n'est pas à lui que je pense mais à une femme venue plus tard dans le Haut Moyen-Âge, qui vécut à Paris autour de 1400 et dont on dit qu'elle est en France notre première écrivaine. Quand je me représente l'étude, l'affranchissement par l'étude et la lecture, je pense toujours à Christine de Pizan, d'abord parce qu'elle a écrit un livre qui s'intitule comme ça, *Le chemin de longue étude*, ensuite parce que c'est comme ça qu'on la représente, plutôt fluette et le visage diaphane rehaussé d'une coiffe blanche, habillée d'une longue robe bleu roi, assise sous le plafond voûté de sa chambre, quelque part hors du temps mais la tête penchée toujours et assise à sa table, dessus un livre ouvert qu'elle lit ou écrit, c'est selon, de cet air apaisé ou pour ainsi dire recentré qu'elle semble avoir trouvé sur le chemin des lettres, comme en un geste presque stoïcien par lequel elle s'immunisa contre l'infortune. Et « *considérant le monde*, écrivit-elle, *tout plein de lacs périlleux et qu'il n'est qu'un seul bien qui est la voie de vérité, je me tournai au chemin où ma propre nature incline, c'est à savoir l'amour de l'étude*⁵ ». À la différence des sourcils froncés des moines, à la différence de l'air contrit et pénétré de Saint-Jérôme, il y a chez Christine une sorte de relâchement supérieur, comme si elle avait compris elle aussi que la vie studieuse ne valait pas d'en attendre un intouchable firmament, mais devait produire une sérénité à effet immédiat. En tout cas, dit-elle à la Sibylle qui la guide sur le chemin, « *vous m'avez accordé une belle faveur en m'amenant à Longue Étude, car je suis destinée à la pratiquer toute ma vie ; et je n'aurai jamais envie de sortir de cette voie qui me conduit à toutes les joies*⁶ ». C'est pour cela sans doute que je préfère Christine à Jérôme, parce qu'en suivant la Sibylle, on dirait qu'elle envoie paître tous les mirages de la transcendance. Il y a bien, sur le chemin de longue étude, d'autres routes plus étroites qui mèneraient directement à la face de Dieu « *mais la voie où nous sommes entrés*, lui explique la Sibylle, *qui se déroule aussi facilement qu'un parchemin, est destinée aux lettrés qui veulent parcourir le monde sans rechercher une voie trop ardue. Car souvent celui qui plonge en eau trop profonde se noie ou s'égare*⁷ ».

Je ne suis pas une femme et je n'habite pas le Moyen-Âge, alors sans doute je m'explique mal l'amitié que je me trouve avec Christine de Pizan mais il me semble que ce qui résonne jusqu'à moi dans les vers de Christine, c'est cette sorte d'immanence combative par laquelle elle parvient à définir en la pratiquant la zone

de droit où habiter, sa chambre à elle en somme, souveraine sur sa grande chaire, hissée au rang de première écrivaine et première féministe ayant, sinon libéré, du moins desserré l'étai de ses oppresseurs, conquis un territoire pour ainsi dire occupé. Et c'est une charmante ironie de l'Histoire qu'à la fin de sa vie, retirée dans le couvent de Poissy où elle continuait d'écrire, épuisée par la destruction du royaume, Christine de Pizan put assister aux exploits d'une autre femme, cette fois en armure véritable, non de livres faite mais toute de cotte de mailles, Jeanne d'Arc en personne, et dont on dirait qu'elle fut en action le miroir de Christine. Quelquefois on dirait que Christine, du fond de son étude, a appelé Jeanne d'Arc toute sa vie. On dirait que si Jeanne a vraiment entendu une seule voix, c'est celle de Christine, l'une comme l'autre auréolée d'un bouclier magique, l'un de chair, l'autre d'esprit mais n'en lançant pas moins elle aussi, Christine, ce cri de guerre sur son champ de bataille, cri qui est comme le blason de toute son œuvre et tient en ces quatre mots que je reprends ici : *Vaille moi, longue étude !* Et « *me trouvant, écrit-elle exactement, dans un passage étroit et périlleux, ignorant comment faire pour avancer, je prononçai : « Vaille moi, longue étude ! » et voilà, je passai en toute sécurité sans rencontrer le moindre obstacle* ».

Je n'ai pas défini pour mon compte une devise équivalente à celle de Christine, mais je suis presque sûr de ressentir au quotidien le sentiment qui y préside. Peut-être l'image même des livres entassés devant moi serait ma formule héraldique, mon bouclier contre la crispation – mantra silencieux qui dévisage l'existence et la musicalise, en une pratique presque auto-persuasive, où j'entends encore les conseils de la Sibylle disant à Christine : « si tu ne peux pas faire partie de la haute école, du moins pourras-tu puiser à pleins seaux dans les ruisseaux, tu t'y baigneras à ton aise, que l'on t'approuve ou non ». Christine jette sur les heures qui passent ce voile irradiant de la pensée nourrie, n'ayant aucun besoin de s'épuiser sur quelque échelle de Jacob, puisque son salut y est déjà donné jusque dans les ruisseaux. Je me souviens d'avoir lu un article qui développait cette idée-là, du salut propre à l'étude, c'était à propos de Robert Burton et de son *Anatomie de la mélancolie*, que justement s'il y en a un autre qui y a trouvé refuge et solution dans l'étude, c'est Burton, enfermé dans la nuit de sa bibliothèque anglaise, et dont l'asthénie a fini par trouver sa version positive à force d'en faire le sujet même de son travail. *Burton, Montaigne noir*, disait l'article et je me souviens d'avoir trouvé l'expression plutôt belle et surtout plutôt juste si on se dit que pour seul appui initial, l'un comme l'autre, Montaigne ou Burton, ne trouvant, pas plus que Christine, dans le sentiment religieux la voie droite et rapide à les combler, n'avaient peut-être que ce temps vide et dangereux qu'il leur fallait occuper sans illusion aucune, et dont la pratique de la lecture devait être à la fois le miroir et le salut : miroir puisque leurs milliers de pages seraient en grande partie consacrées à récolter l'expérience des autres sur la question, salut puisqu'ils ont eu grande conscience, du moins je crois, de sauver leur peau par cette pratique même, glissant presque insensiblement de la lecture à l'écriture, comme si l'une et l'autre se rencontraient en un précipité intérieur. De là peut-être leur amour commun de la citation. On dit même que c'est ainsi que Montaigne commença ses *Essais*, n'ayant d'autre ambition que de noter, comme il le fit sur les poutres de son plafond, les maximes et réflexions qui pourraient l'aider à vivre. Puis, peu à peu élargissant le champ de sa récolte, il prit plaisir à consigner mille anecdotes et phrases diverses, cela même dont le résultat, dit Montaigne, n'est que « *l'amas de fleurs étrangères auxquelles l'auteur n'a fourni du sien que le filet à les lier*⁸ ».

« *Quelle honte, écrivait pourtant Sénèque, de courir ainsi après les fleurs de rhétorique, de s'appuyer sur des phrases toutes faites ! [...] Oui, tous ces hommes, ajoutait-il, jamais autorités, toujours interprètes, tapis à l'ombre d'un grand nom, selon moi n'ont rien de généreux dans l'âme, n'osant jamais faire une fois ce qu'ils ont appris mille.*⁹ » Et Sénèque ajoute encore, à la seule adresse, dirait-on, de Montaigne : « *Ne t'ébranleras-tu jamais qu'à la voix d'un autre ? Chef à ton tour, dis-nous des choses qui se retiennent, tire de ton propre fonds.* » Alors Montaigne lentement, timidement, en est venu à s'interposer entre les citations, y ajoutant ses commentaires, avant de peu à peu renverser l'équilibre, glosant de plus en plus, y trouvant alors son assiette et sa souveraineté. Encore dut-il s'expliquer d'avoir laissé tant de citations dans son ouvrage final, à cause de l'accusation de pédanterie qu'il craignait par-dessus tout. Mais, se justifie Montaigne, « *si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant*¹⁰ ».

Pourtant, qu'il s'en défende ou non, tout auteur qui choisit en son âme et conscience ce régime hypertrophié de la référence ne fera jamais disparaître totalement le soupçon formulé plus tard par Goethe, qu'« *il y a des livres qui paraissent écrits, non pour l'instruction du lecteur, mais pour lui apprendre que l'auteur savait quelque chose*¹¹ », de sorte qu'à ce jeu-là on ne sait jamais soi-même ce qu'on laisse traîner derrière soi de forfanterie. Et cela est peut-être encore plus vrai si d'aventure on travaille seul dans sa chambre, selon cette vieille manière autodidacte, à laquelle pour ma part je m'identifie volontiers. « *Tout autodidacte, écrivait un biographe d'Edgar Poe, a quelque chose de tragique, il manque d'aisance et de désinvolture, sa collecte est sans fin parce qu'il va rarement droit à l'essentiel et l'importance démesurée qu'il accorde à ses nouvelles possessions lui confèrent une naïveté un peu pompeuse. La souplesse fait défaut. La condamnation à la connaissance qu'il a prononcée contre lui-même en fait une sorte de Sisyphe ou d'Atlas ployant sous le faix.*¹² »

Ainsi donc ici même je risquerais cela, de ployer sous le faix, à force d'évoquer tant de noms qui, tombant sur la page, verniraient mon propos. Je le sais. Mais je sais aussi qu'avant ces noms, avant les fenêtres qu'ils ouvrent sur mille nouveaux paysages, il n'y avait pour moi rien, sinon peut-être « *ma pensée nue et grelottante* ». J'accueille lentement les noms sur l'étendue blanche d'un savoir se constituant, je fabrique un pays où j'habiterai un jour. C'est comme ça que j'ai commencé ces « *Icebergs* » : en un temps où flottait mon esprit au cœur du désert, tandis que rien d'autre n'y affleurerait que les fantômes d'écrivains chuchotant de concert, j'ai ouvert un fichier sur mon ordinateur et, dans un étrange mélange de désarroi et de réconfort, je l'ai nommé : « *L'œuvre des autres à l'intérieur de mon cerveau* ».

C'est comme si là, dans cet étrange fichier, j'avais enfin inscrit mon propre esprit, en le lovant d'abord dans les phrases des autres, un peu comme des couvertures de survie dans lesquelles me réchauffer en plein naufrage. Sûrement il y a quelque chose de cela dans la citation : se trouver un abri provisoire où consister un instant. Dans le tourment pluriel des lectures, la citation est une coquille où se ramasser, et qui fait comme une protection contre le tremblement du monde. La citation est d'ordre minéral, cristal narcissique de la durée d'un flocon de neige mais aussi précieux qu'un timbre-poste aux yeux d'un philatéliste. « *Un beau vers, une phrase bien venue, écrit Valéry Larbaud, c'est comme un objet d'art ou un tableau que j'aurais achetés : un sentiment, où entrent à la fois la vanité du propriétaire, l'amour-propre du connaisseur et le désir de faire partager mon admiration.*¹³ » Peut-être qu'il faudrait pouvoir acheter des phrases dans les ventes aux enchères, y mettre le prix,

« *J'aimerais autant qu'on me dit que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours, par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition.* »

Pascal

trembler que quelqu'un enchérisse plus que nous, y attacher son gouffre et son patrimoine, la rendre à son caractère unique et autographe.

Je me souviens des premières citations que j'ai notées dans ce fichier, il y a plusieurs années maintenant, quand j'ai commencé à comprendre que le véritable peuplement de la pensée viendrait pour moi de cette gigantesque bombe à fragmentation de lectures anarchiques qui peu à peu reflouriraient la jachère. Sans doute alors, il n'y eut pas de hasard ni de mystère à ce que la première d'entre elles fut une phrase de Thomas Bernhard, non seulement parce que j'aime par-dessus tout Thomas Bernhard mais aussi parce que je me suis reconnu, plus encore que d'habitude, dans une phrase qui clôt l'un de ses romans, *La Plâtrière*, dans lequel le personnage principal, un dénommé Konrad, a projeté tout le long du livre d'écrire un essai qu'il comprend désormais qu'il n'écrira jamais. « *Konrad avait dit à Fro, écrit Bernhard, qu'il avait à présent une certitude : le moment idéal – sans parler du moment idéalissime – pour écrire son Essai n'existait pas. Jamais, en aucune occurrence ni en rien, il n'existait de moment idéal, encore moins idéalissime, ni de minutes ni de périodes idéales. Comme des milliers de gens avant lui, il avait cédé à la folie de croire qu'un jour, en un instant unique, au moment optimum, il pourrait enfin matérialiser sa pensée, grâce à sa rédaction logique et concentrée.*¹⁴ »

C'est à cette phrase elle-même en vérité que je dois d'avoir ouvert ce fichier, parce que j'ai ressenti si fort la violence du verdict tombé sur Konrad, la menace qui pesait ainsi sur quiconque rêve d'écrire, qu'alors je me suis dit qu'en la recopiant, en basculant quant à moi le contenu de ma lecture sur le papier, je conjurais le mauvais sort. En recopiant cette phrase, au fond, j'ai cessé d'attendre le moment *idéalissime*, de sorte qu'en l'état même de ma pensée désarmée, j'ai posé sur la page une première pierre, fût-elle le pur miroir de mon propre empêchement. C'est une méthode qui a fait ses preuves, qu'il convient à partir du désarroi premier, d'accueillir peu à peu les miroirs qui y naissent, d'abord ceux de l'impuissance elle-même et alors, peu à peu, par de mystérieux cercles concentriques, les miroirs s'inclinent et pivotent doucement, élargissant le champ de leur reflet, jusqu'à ce qu'un peuple entier de pensées, de métaphores et de récits finissent par cohabiter ensemble. Depuis, en souvenir de cette première citation et sous la menace toujours renouvelée de ce qu'elle décrit, je continue de noter tout ce que je peux trouver de phrases circonscrivant l'échec et le désastre, le vide et l'abîme, le ratage et l'impuissance.

Je pense souvent que ce jour-là, j'aurais pu aussi bien inaugurer un journal. Je crois qu'il y a là, entre le livre de citations et le journal intime, une fraternité cachée, celle de se vouloir saisir en sa dépossession même, en l'instant de sa pensée absente, le premier réflexe en étant, en lisant ou en écrivant, de refaire le long chemin depuis l'endroit nu d'un présent intenable vers la lente constitution de soi par notations ou collages, comme dans ces carnets antiques sur lesquels Michel Foucault a si bien attiré notre attention, désormais connus sous le nom d'*hupomnêmata*. « *Les hupomnêmata, écrit Foucault, pouvaient être des livres de compte, des registres publics, des carnets individuels servant d'aide-mémoire. [...] On y consignait des citations, des fragments d'ouvrages, des exemples et des actions dont on avait été témoin ou dont on avait lu le récit, des réflexions ou des raisonnements qu'on avait entendus ou qui étaient venus à l'esprit. Ils constituaient une mémoire matérielle des choses lues, entendues ou pensées ; ils les offraient ainsi comme un trésor accumulé à la relecture et la méditation ultérieures.*¹⁵ »

Ainsi en est-il, pour partie en tout cas, de ce travail, et c'est sans doute aussi ce qui le maintient en sa vie sous-marine, qu'il ne saurait se projeter trop ardemment sur une scène lumineuse, voulant conserver assez d'échafaudages et de fragilités pour que celui qui le lise ou l'écoute ait bel et bien le sentiment de participer secrètement à ce qu'il conviendrait désormais de nommer un roman de formation. D'ailleurs, comme tous les romans de formation, quelque chose de l'enfance y affleure. Et comme toutes les enfances, elle se laisse peupler des voix des autres. De là que je vais sans scrupules, avec le sentiment de grandir, de citation en citation, comme d'autres vont d'étoile en étoile.

Dans son livre entièrement consacré à ce problème, l'historien de la littérature Antoine Compagnon propose que l'énergie impulsée par la citation ne dépende même pas tant de son contenu que du fait même de citer. « *Il existe une puissance de la citation indépendante du sens, écrit-il, [...] celle qui met en branle. Dans le vocabulaire de la corrida, continue Compagnon, on dit que le torero cite le taureau : il provoque sa charge à distance, il le promeut en agitant un leurre devant ses yeux. C'est certainement cet emploi qui demeure le plus fidèle au sens premier et essentiel de la citation [...] : elle est un leurre et une force motrice, son sens est dans l'accident ou dans le choc.*¹⁶ » Depuis tout ce temps que je me débats avec le démon de la citation, avec le surmoi de la citation, avec la compulsion de la citation, avec le dégoût, la névrose, l'amour de la citation, je ne crois pas en avoir trouvé le juste usage : trop, pas assez, par devoir, par plaisir, par ennui, par peur, je ne sais pas exactement. Mais je crois savoir que pour écrire vraiment, et si d'aventure on a cette pente pour ainsi dire alexandrine, il faut à un moment prendre ses aises, provoquer soi-même les éboulements ou avalanches qui ramèneront la bibliothèque à sa juste échelle, celle de ruines et de débris qu'ensuite on pourra arpenter sans gêne. Il arrive un moment où il faut être avec la littérature comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, pataud et sans scrupule, indifférent à la casse. Et quand on devrait recoller les morceaux, le faire avec l'ingénuité d'un singe qui ne se soucierait qu'à peine des pièces originales. Quelquefois, il m'est arrivé de penser qu'au lieu de continuer à écrire des livres, je pourrais faire œuvre de scribe, moine copiste devenu assez idiot pour ne même plus penser au salut de son âme mais vivant sa tâche de copieur dans l'absurdité mystique de chaque instant, quelque chose comme un « en lisant en écrivant » que j'aurais pris au pied de la lettre, copiant infiniment toutes les phrases qui me plaisent en un florilège infini, avec ce seul sentiment de les glisser comme des images dans un album que je remplirais patiemment, quotidiennement, jusqu'à la fin de mes jours.

C'est à Roland Barthes que je dois d'avoir redécouvert l'usage du mot « album ». Sauf que Roland Barthes, quant à lui, oppose l'Album au Livre, il en pointe l'insuffisance à cause, selon lui, de son caractère trop éclaté, trop fantasmatique aussi pour entrer dans la catégorie, étrangement sanctifiée par le dernier Barthes, de l'Œuvre accomplie. Dans une correspondance inédite qu'il eut avec Georges Perros, tandis que ce dernier lui soumettait ses *Papiers collés*, qui ressemblent tant, eux aussi, à un album, j'ai cru comprendre que Roland Barthes, l'homme de toutes les subversions, refusa de reconnaître qu'il y avait là une œuvre, pour cause justement d'éclatement, de manque d'unité, peut-être de composition. À l'album pur, en somme, il manquerait les coutures, au moins le rapiécage, par lequel seules les choses prennent vie et sens. Seule la couture permettrait qu'un éclair enfin tombe sur le corps rapiécé et l'amène à la vie, comme la foudre qui tombe sur le corps inerte de

Frankenstein et l'amène à la vie. Moi aussi je dois dire, je suis trop souvent repris par le démon de la couture pour tenir dans l'album, et que cela, le pur album, serait encore pour moi une forme trop abandonnée, une concession trop grande faite à l'anarchie, fût-elle peut-être la stase supérieure de la sagesse. Mais je crois trop savoir que la couture est aussi le premier moyen, passé la récolte de la matière, de lancer une quelconque machine, par laquelle se fortifier un peu et en-deçà de laquelle surtout le désert à nouveau gagnerait. « *Ainsi, écrit Virginia Woolf, prenant le gant au pouce élimé, défiant une fois de plus le démon crochu, responsable des mailles qui filent, vous renouvelez les fortifications, retricotant la laine grise, un point dessus, un point dessous. [...] tissant une toile à travers laquelle Dieu lui-même – chut, ne pensez pas à Dieu ! Comme les points sont serrés ! Vous devez être fière de votre reprise.*¹⁷ »

Et Virginia Woolf a raison : quand on coud, il ne faut surtout pas penser à Dieu, au risque immédiat d'y perdre l'autonomie de sa tâche, au risque d'être repris d'un goût d'absolu, ou bien mystique, ou bien amer, inféodant à nouveau son travail à quelque inatteignable firmament. La grande tisserande, Arachné elle-même, pourtant si douée, n'aurait jamais dû penser qu'elle pouvait égaler les dieux, ainsi provoquer la colère de Pallas. Alors Pallas jalouse se venge et la transforme en araignée (et quoique je ne sais pas, à bien y repenser, si ce fut-là vraiment une punition, car au moins l'araignée génère son propre fil).

Par un curieux hasard, tandis qu'elle s'avance sur le chemin de longue étude, Christine de Pizan aussi crut voir devant elle la silhouette de Pallas. Et peut-être ce fut une chance pour Christine qu'elle se trompât, et qu'en guise de Pallas, ce fut bien la Sibylle qui accepta de la guider parmi les verts pâturages si la Sibylle est bien cette silhouette apaisante et diplomate car, sait-on jamais, elle aurait pu énerver la déesse qui aussi bien l'aurait accusée, elle aussi, de filer son vêtement avec la laine des autres – à quoi Christine, exposée si souvent à la critique, avait déjà répondu sans détour, établissant que ni l'architecte ni le brodeur, affirmait-elle, ne produisait eux-mêmes leur matière première, et que cela ne les empêchait pas de faire de belles choses.

Voilà en tout cas, si j'en avais besoin, une défense qui me convient, si le projet de ce texte est du même ordre, celui de devenir ce long vêtement que j'essaie de coudre avec les phrases des autres mais dont à force, je veux croire qu'il y a, dans la notation régulière de ces phrases isolées, dans la recherche hasardeuse de pensées où me reconnaître, une diction souterraine de ma propre existence qui, quoique errant comme un fantôme le long de la bibliothèque, finira par produire le battement d'aile pour ainsi dire scriptural qui me permettra peu à peu de consister. À propos des *hupomnemata*, Michel Foucault expliquait encore qu'« *il ne s'agissait pas de traquer l'indéchiffrable, de révéler ce qui est caché, de dire le non-dit, mais au contraire de rassembler le déjà-dit : de rassembler ce que l'on pouvait entendre ou lire et cela dans un dessein qui n'est pas autre chose que la constitution de soi-même*¹⁸. » C'est une autre phrase, avec celle de Charles Du Bos, qui pourrait me faire trembler de vérité, qu'à ce seul recopiage de la parole des autres on sente qu'on est en train de fabriquer son propre fonds, et ainsi, un jour peut-être, voler de ses propres ailes.

Car au fond, le rêve serait celui-là, non pas seulement de porter son propre vêtement, mais encore de pouvoir se déplacer librement avec – peut-être, plus qu'un vêtement, avoir tissé le tapis volant qui nous obéirait enfin, quand la maille suffisamment serrée serait en mesure de supporter notre poids et que d'un simple vœu, il nous emmènerait partout où l'on décide d'aller. Seulement que pour l'heure

encore, à chaque fois que je pense à un tapis volant, je pense à cette petite fable que Brigitte Bardot raconte dans *Le Mépris* de Godard, où elle demande à Michel Piccoli : « *tu connais l'histoire de l'âne Martin ? Eh bien voilà, un jour un homme voulait acheter un tapis volant et il demande si le tapis vole vraiment. Bien sûr, lui dit le marchand, mais la seule chose, pour qu'il vole, c'est qu'il ne faut surtout pas penser à un âne. Pas de problème, se dit l'homme qui achète le tapis. Alors une fois rentré chez lui, il se met sur le tapis, et voilà qu'au lieu de lui dire « Vole », il se met à penser à un âne. Et bien sûr il n'a jamais réussi à le faire voler, parce qu'à chaque fois qu'il lui demandait de s'envoler, il pensait à un âne.* » C'est quelque chose comme ça peut-être qui nous retient toujours et nous empêche de voler à notre guise. Peut-être que nous pensons à un âne comme Arachné à Pallas, comme Saint-Jérôme à Dieu, et aussitôt alors, nous y abandonnons une part de notre liberté. C'est en quoi sans doute il faut continuer à broder tranquillement jusqu'à ce que le tapis se mette à voler. Ce jour-là, s'il doit advenir, signifiera peut-être la fin de l'écriture. Ce jour-là, comme une force constituée je sortirai et je mesurerai au grand air la qualité de mon tapis, sa résistance aux intempéries. Mais nous n'en sommes pas là. Nous n'en serons peut-être jamais là, je veux dire, peut-être que la vie elle-même ne tient pour moi que dans la fabrication du tissu, et qu'il n'y a de force constituée que constituante, ainsi qu'on dirait volontiers qu'il n'y a d'horizon que le chemin qui y mène, sans peut-être que jamais le tapis n'ait d'autre fonction que d'être tissé – une sorte de syndrome de Pénélope dont toute la sagesse tient précisément dans le courage de ne pas finir son ouvrage, celui de repartir du même point chaque jour, ayant comme renoncé à tout progrès, mais découvert là, dans l'entrelacement des fils, la patience infinie.

1. Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, GF
2. Hermann Hesse, *La Bibliothèque idéale*, Rivages Poche
3. Charles Du Bos, *Journal*, Tome I, Buchet-Chastel
4. Élias Canetti, *Le cœur secret de l'horloge*, Le Livre de Poche, p. 138
5. Christine de Pizan, *Le livre de l'Advision Christine*, Honoré Champion
6. Christine de Pizan, *Le chemin de longue étude*, Le livre de poche, collection Lettres gothiques, p. 157
7. Christine de Pizan, *op. cit.*, p. 143
8. Montaigne, *Essais*, III, 12, Folio Gallimard
9. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIII, Tome III, Budé, 1947
10. Montaigne, *Essais* I, 28, « Des Livres », Folio Gallimard
11. Goethe, *Maximes et réflexions*, Rivages poche
12. Claude Delarue, *Edgar Poe*, Points Seuil, 1986, p. 150
13. Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de Saint-Jérôme*, cité par Antoine Compagnon, in *La seconde main*, Seuil, 1979
14. Thomas Bernhard, *La Plâtrière*, Gallimard, 1974
15. Michel Foucault, *Dits et écrits*, Tome 2, Quarto Gallimard, 2002, p. 1445
16. Antoine Compagnon, *La seconde main*, Seuil, 1979, p. 44
17. Virginia Woolf, « Un roman qu'on n'a pas écrit », in *Romans et nouvelles*, La Pochothèque, p. 1126
18. Michel Foucault, *Dits et écrits*, Tome 2, Quarto Gallimard, 2002, p. 1444



Un projet Ciclic, avec le soutien de la Région Centre-Val de Loire. Ciclic est un établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et l'État.

Création graphique Ciclic, septembre 2015.